

AVANT-PROPOS

L'ouvrage rassemble onze recherches présentées au cours d'une journée d'études qui s'est tenue à l'Institut Catholique de Paris (ICP) le 11 mai 2017 sur le thème « Les circulations entre Orient et Occident : à propos du Proche-Orient hellénistique et romain ».

Organisé par Caroline Arnould-Béhar et Véronique Vassal, toutes deux historiennes de l'art de l'Antiquité, l'événement a eu lieu l'année marquant le dixième anniversaire du Département d'histoire de l'art et a permis de rendre hommage au fondateur de celui-ci, Uwe Bennert, germaniste et historien de l'art médiéval, disparu un an exactement avant la tenue de cette journée.

Alors que la situation de l'archéologie et de la conservation du patrimoine connaît une phase critique dans une partie de la région concernée, le Département d'histoire de l'art de l'ICP a souhaité inviter dans ses locaux de la Faculté des Lettres des spécialistes, archéologues, historiens et historiens d'art, chercheurs de renom et jeunes chercheurs aux compétences très variées, afin qu'ils partagent leurs découvertes. Douze chercheurs ont ainsi échangé autour de leurs travaux. L'ambition des organisatrices est de renouveler chaque année ces rencontres autour de l'art et l'archéologie du Proche-Orient hellénistique et romain en diversifiant les axes.

Le thème retenu pour 2017, celui des circulations entre Orient et Occident, est un sujet très vaste, dont seuls certains aspects ont été traités, ce qui a justifié l'organisation d'une deuxième journée sur le même thème, programmée le 29 mai 2018.

Que soient ici remerciées Anne Banny, doyenne de la Faculté des Lettres, pour avoir rendue possible cette rencontre, Cécile Beaudoin pour l'avoir faite connaître, à l'ICP et en dehors, ainsi qu'Helena Romeo et Sophie Griselle, alors étudiantes de Master, pour leur aide aussi efficace que discrète dans la gestion de ses aspects pratiques.

L'apport de données nouvelles, la qualité des interventions et le fait que certains des sites évoqués aient été récemment détruits, partiellement ou en totalité – Doura-Europos, Palmyre ou Apamée –, a justifié la publication des actes de cette journée, que les *British Archaeological Reports* ont bien voulu accueillir dans leur collection, assurant une rapidité de parution et une diffusion auprès de la communauté scientifique internationale très appréciables.

INTRODUCTION

Abstract

This book gathers together the work that eleven researchers presented during a study day that was held on 11 May 2017 at the Catholic University of Paris. Organised by Caroline Arnould-Béhar and Véronique Vassal, both specialised in Ancient Art History, it provided an opportunity for those involved in various fields to meet and discuss their studies.

The title of the present volume refers to a subject that is positioned within the more comprehensive and much-debated issue of cultural transfers and hybridisation. The Near East presents, in the Hellenistic and Roman periods, a great diversity of situations regarding the adaptation to Greek and Roman cultures, and therefore constitutes a fertile ground for exploration. It seemed worthwhile to us to enrich the debate by highlighting this diversity. The studies collected here cover a vast geographical and temporal domain, that of Hellenistic Syria, the Nabatean and Herodian worlds, Hauran (South Syria) and Roman Palestine.

Using widely varying examples of these domains, our purpose was to help highlight the contact points between the cultures of the West and the local cultures. We thus envisioned that there would be multiple points of view and diverse modes of expression. We did not try to draw any firm conclusions, instead preferring to focus on the examination of diverse situations while avoiding hasty or forced schematisations.

From the collection of presentations emerges an evolution in historiography that allows researchers to reposition themselves within a less dualistic approach of a Western world in opposition to an oriental one, an approach that, in the words of François Villeneuve, is less “Eurocentric”. On the other hand, whatever the culture or the type of production examined, the persistence of local traditions is highly perceptible, even when combining with the contributions of the Graeco-Roman culture.

Le titre du présent volume renvoie à un sujet qui s’inscrit dans la question plus vaste et très discutée des transferts culturels et de l’hybridation. Le Proche-Orient présente, aux périodes hellénistique et romaine, une grande diversité de situations quant à l’adaptation aux cultures grecque et romaine et constitue, de ce fait, un terrain d’exploration privilégié. Il nous a paru justifié d’enrichir le débat à partir de quelques dossiers permettant de mettre en évidence cette diversité. Les études réunies appartiennent à un vaste domaine géographique et temporel, celui de la Syrie hellénistique, des mondes nabatéen et hérodien, du Hauran (Syrie du sud), de la Palestine romaine... et sont le fait de chercheurs aux domaines d’étude et aux pôles d’appartenance divers.

L’art du Proche-Orient hellénistique et romain représente un domaine d’étude en plein renouvellement du fait de nouvelles découvertes et de publications majeures. Les séminaires – au premier rang desquels celui du professeur François Villeneuve à Paris IV – et de récents colloques attestent de cette vitalité et de l’intérêt renforcé porté à l’archéologie de ces régions. La suspension contrainte des fouilles en Syrie n’a pas mis un terme à l’activité des chercheurs qui se sont attelés à l’étude – rendue nécessaire – d’archives et de documentations anciennes et à la publication des résultats de leurs précédentes recherches. Les pillages et destructions du patrimoine et les problématiques de conservation et de restauration qui leur sont liées sont au cœur des débats actuels concernant l’archéologie de la Syrie¹. Ces destructions rendent

d’autant plus nécessaires les études consacrées aux sites concernés, Palmyre, Doura-Europos ou Apamée de l’Oronte, que des fouilles anciennes ou plus récentes ont contribué à documenter².

La distinction entre Orient et Occident peut paraître inadéquate. Elle est, bien sûr, très schématique et artificielle. Qu’entend-on au juste par Occident ? Les cultures de la Grèce et de Rome sont elles-mêmes imprégnées d’éléments qui se sont introduits depuis l’Orient. Et l’Orient n’a pas attendu la conquête des généraux d’Alexandre pour s’ouvrir à l’hellénisme. Le Proche-Orient est par essence une zone de contact et d’échange, réceptive aux apports d’un extérieur proche ou plus lointain, et les cultures qui s’y sont développées sont loin d’être uniformes. C’est justement cette hybridité qui fait tout l’intérêt de l’art du Proche-Orient hellénistique et romain.

Le terme de circulations a été préféré à celui d’échanges. Circulation de motifs, de techniques, de formes mais aussi de concepts et de modes d’organisation.

A travers quelques exemples appartenant à des domaines volontairement très variés, et qui seront présentés à la fin de cette introduction, nous avons cherché à mettre en

« Destroying Cultural Heritage in Syria - 2011-2017 » et lors de la journée d’études organisée par Pierre Gros et Pierre Ducrey à l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : « Les archives au secours des temples détruits de Palmyre ». Pour s’en tenir aux quelques événements s’étant déroulés en France.

² Rappelons que les fouilles de Doura-Europos ne se sont interrompues qu’après 2011, date de la dernière campagne sur le site, dirigée par Pierre Leriche.

¹ Ces questions ont été brillamment débattues lors du colloque qui s’est tenu à l’Institut d’Etudes Avancées à Paris en février 2018 :

lumière les points de contact entre les cultures de l'Occident et les cultures locales. Qu'est-ce qui s'est transmis, selon quelles modalités, quels éléments relèvent de l'héritage local, comment les élites de la région et les artistes ont reçu les modèles grecs ou orientaux sont autant de questions soulevées par les intervenants. Le parti adopté a ainsi consisté à envisager la question de multiples points de vue et à travers des domaines d'expression les plus divers. Cette diversité des approches et des cas examinés rend sans doute la cohérence d'ensemble peu apparente mais elle est présente à travers la complémentarité des travaux.

La thématique est abordée directement, comme l'hellénisation du sud du Levant questionnée par François Villeneuve ou, le plus souvent, indirectement, par exemple à travers la recherche de modèles italiens pour certaines mosaïques hérodiennes (article de Véronique Vassal), celle de survivances locales dans l'art funéraire, par ailleurs largement empreint d'hellénisme de la Judée hérodienne (article de Caroline Arnould-Béhar) ou dans les représentations figurées des tombeaux du Hauran romain (article d'Annie Sartre-Fauriat).

L'ordre des textes dans l'ouvrage reflète le déroulement de la journée d'étude.

L'ouvrage débute sur un état des lieux du phénomène urbain sous les Séleucides par Pierre Leriche. Passant en revue l'ensemble des fondations séleucides en Syrie, P. Leriche pose la question : « toute fondation séleucide a-t-elle pris, dès sa création, la forme d'une cité dont la fonction première aurait été de participer avant tout à l'hellénisation de l'empire ? ». Ses constatations le conduisent à affirmer l'existence de plusieurs phases dans ces fondations, qui furent souvent des postes de garde ou des colonies militaires avant de devenir des cités. La raison d'être des nombreuses fondations opérées par les Séleucides était de créer un maillage militaire de leur empire ainsi qu'un cadre pour leur politique de peuplement.

La contribution de Ségolène de Pontbriand est centrée sur Europos-Doura qu'elle présente comme un lieu de rencontre entre les civilisations macédonienne, parthe, romaine et syro-mésopotamienne. La diversité ethnique et culturelle de la ville apparaît bien à travers le rapide panorama qu'elle dresse de sa vie religieuse et de sa production artistique. S. de Pontbriand s'attarde ensuite sur le dossier qu'elle connaît bien, celui de la Maison de Lysias. Cette résidence présente dans sa conception et son décor quelques emprunts à la culture grecque mais ils restent limités tandis que les traditions locales et orientales sont bien affirmées, principalement par la distinction entre la partie privée et la partie publique de la maison.

François Villeneuve s'interroge sur l'hellénisation du sud du Levant à partir des témoignages archéologiques. Si la

région a bien connu une phase hellénistique, celle-ci ne s'accompagne pas des manifestations de la culture et des institutions grecques que le concept d' « hellénistique » tel qu'il a été défini, laisse attendre. Que ce soit dans le monnayage, l'épigraphie ou l'urbanisme, les indices de l'hellénisation sont peu nombreux.

C'est avec le thème du jardin qu'Eric Morvillez aborde la question des influences réciproques de l'Orient et l'Occident. Remettant en question l'idée répandue d'un jardin importé d'Orient vers l'Occident, il s'attarde sur quelques exemples bien documentés de résidences de la région syro-palestinienne, de Doura-Europos, de Palmyre et de Syrie du Nord, ce qui lui permet de faire apparaître la diversité des schémas rencontrés. Si la place des espaces plantés reste très limitée dans le cadre des maisons proche-orientales héritières des traditions locales ainsi qu'à Doura-Europos, la situation est plus variée en ce qui concerne les maisons à péristyle de tradition gréco-romaine.

C'est à travers l'étude des « simili » que Philippe Jockey envisage la question de la circulation des couleurs entre la Grèce et le Proche-Orient. Il s'intéresse tout particulièrement à trois d'entre eux, la dorure à la feuille, le bleu égyptien et la laque de garance, destinés à se substituer, respectivement, à l'or jaune, au lapis-lazuli et à la pourpre, couleurs aussi rares que précieuses. S'appuyant sur le cas d'étude que présente la Délos hellénistique qui voit un remarquable essor de l'emploi des simili, l'auteur s'intéresse aux commanditaires qui, à travers l'utilisation des couleurs, calquent leur mode de vie sur celui des souverains hellénistiques.

Les peintures de la « chambre royale » du théâtre de l'Hérodiadum amènent Michel Fuchs à s'interroger sur la figuration dans les décors peints et sculptés de la Judée hérodienne, et sur la présence du motif du lierre qu'il met en relation avec le culte dionysiaque. La représentation du lierre serait un support de la romanisation en Judée, tout comme celle du laurier et de la vigne. M. Fuchs observe ensuite la diffusion de ces thèmes végétaux dans les décors de la Palestine des siècles suivants où ils s'enrichissent de représentations animales et humaines.

Véronique Vassal s'appuie sur plusieurs mosaïques de la période hérodienne afin d'aborder l'élaboration de leurs décors. Elle propose de reconnaître dans les représentations géométriques ou végétales figurées dans des bains à Jérusalem et Massada, des fleurs probablement indigènes. Ainsi, elle suggère tour à tour d'identifier le *Lilium Candidum* ou le Lys, fleur symbolique de la Judée, l'iris des marais ou la rose. A Massada, le motif d'une fleur à pétales bilobés est rapproché du motif de la mosaïque de Diospolis Parva en Égypte montrant ainsi la circulation des motifs entre l'Égypte et la Judée.

S'appuyant sur les décors de tombeaux, de sarcophages et d'ossuaires du début de la période romaine en Judée, Caroline Arnould-Béhar tente de faire apparaître ce qui relevait de la tradition juive ou de la culture régionale dans une iconographie et un style empreints d'hellénisme. Elle note l'attachement à certains motifs tels que le lys et le rejet de la figuration, ce dernier pouvant être vu comme un véritable « marqueur » du judaïsme. La forte stylisation des représentations et le recours à l'incision illustrent la persistance de traditions locales.

Annie Sartre-Fauriat aborde la question de l'apparition des représentations figurées des défunts sur des stèles ou des linteaux dans la région du Hauran à l'époque romaine, une pratique en contradiction totale avec les principes en usage dans les pays sémitiques. L'auteur se demande si cette pratique résulte d'une transposition pure et simple de modèles existant ailleurs dans le monde gréco-romain ou d'une adaptation locale de la *néphesh*. Elle remarque que les caractères stylistiques bien marqués de ces sculptures indiquent que les élites, qui ont adopté les modèles gréco-romains, sont restées attachées aux traditions locales.

Komait Abdallah étudie trois panneaux ayant appartenu à une mosaïque inédite découverte sur le site d'Amrit, au sud de Tartous, ville de la côte syrienne. Il nous livre une étude iconographique poussée de ces panneaux, récemment restaurés par le laboratoire de conservation des mosaïques de Damas et sur lesquels il identifie les figures de Gê et d'Hermès. L'auteur insiste sur la symbolique des différentes représentations. La figure de la terre, qui pourrait être la personnification de la localité, se trouve à l'entrée de la tombe, suivie par un motif d'étoiles puis par la représentation d'Hermès dans le fond. Cette disposition hiérarchique du décor conduit l'auteur à penser que la figure de la terre aurait pu évoquer le séjour terrestre du défunt, alors que celle d'Hermès aurait suggéré son séjour céleste, éternel, après la mort. Outre sa riche iconographie, la mosaïque présente le double intérêt de compléter le maigre corpus des mosaïques romaines provenant de la région de Tartous et de celles ayant orné des tombes.

Delphine Seigneuret nous livre une étude iconographique approfondie du décor des temples nabatéens de Khirbet Dharih et Khirbet Tannur. Une partie des figures et scènes représentées est issue du répertoire gréco-romain, certaines pouvant être mises en rapport avec le culte dionysiaque. Le Zodiaque tenait une place importante dans ces décors dans lesquels il est associé au motif de la Victoire. Parmi les interprétations proposées, certaines sont liées à la culture locale.

Les textes rassemblés dans cet ouvrage sont tous en français accompagnés de deux résumés l'un en français, l'autre en anglais. A la fin de chaque article se trouvent une bibliographie développée. En fin de volume, le lecteur trouvera le résumé de la communication donnée par Ingrid Périssé sur les sanctuaires de sources du Liban, dont le texte n'a pu être fourni par son auteur.

Il n'est pas justifié de prétendre dresser un état de la question à partir des seuls dossiers envisagés. Nous n'avons pas cherché à dresser un bilan et préféré soumettre à l'examen des situations diverses en évitant les schématisations hâtives ou forcées. Deux remarques générales peuvent néanmoins être faites. De l'ensemble des communications, il ressort une évolution dans l'historiographie qui amène les chercheurs à se repositionner dans une approche moins dualiste d'un monde occidental et d'un monde oriental et une démarche, ainsi que le dit F. Villeneuve, moins « Européo-centrée ». D'autre part, quels que soient la culture ou le type de production envisagés, la persistance de traditions locales est bien palpable même lorsqu'elle se conjugue aux apports de la culture gréco-romaine.

Rassembler les travaux présentés lors de la journée d'étude du 11 mai 2017 au sein du présent ouvrage nous a semblé présenter un réel intérêt du fait des données inédites qu'ils pouvaient contenir, des exemples rarement évoqués qui y étaient étudiés et des interprétations nouvelles proposées.

Caroline Arnould-Béhar et Véronique Vassal